

## LANGUE, PAROLE PSYCHANALYTIQUE ET ABSENCE

&

### LE LANGAGE A-T-IL UNE ORIGINE ?

Interventions de André Green et de François Rastier à la table-ronde  
*Le langage : perspectives vues du dehors et du dedans de la psychanalyse*  
tenue le 19 mai 2007,  
lors du LXVII<sup>e</sup> congrès des psychanalystes de langue française,  
Maison de la Mutualité, Paris.

À paraître dans la *Revue française de psychanalyse*, 5, 2007

## LANGUE, PAROLE PSYCHANALYTIQUE ET ABSENCE

André GREEN

« Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient<sup>1</sup>. » Si je n'avais lu ces fortes paroles de J. Lacan en 1953, me serais-je jamais intéressé aux relations de la psychanalyse et du langage ? Il fallait dès les années 50 se poser la question : d'où nous venait cette nouvelle que l'inconscient était structuré comme un langage, plus de cinquante ans après la découverte de la psychanalyse ?

Mon attirance et ma réticence et envers les idées de Lacan datent du Rapport de Rome. Que Lacan fût tenté par ce que j'ignorais encore relever du pôle logico-grammatical me paraît rétrospectivement une évidence. Son rattachement au structuralisme, même avec des nuances qui distinguent sa position de celles des autres, s'efforçait bien de rejoindre la polarité logico-grammaticale (d'où son intérêt, ensuite déçu, pour Chomsky). Je reviendrai sur cette bipolarité (avec le pôle rhétorico-herméneutique).

Et pourtant, il y a aussi un autre Lacan. Celui qui écrit : « Car la fonction du langage n'[y] est pas d'informer, mais d'évoquer<sup>2</sup>. »

Evocation : « le vent fraîchit, la montagne devient violette. C'est le soir. » La fraîcheur du vent, la teinte violette de la montagne sont les indices de l'heure : le soir, propice à la chasse du loup qui voit sans être vu et attaque en toute sécurité pour lui l'imprudente chèvre de Monsieur Seguin. C'est aussi la fin de la journée, la fin de l'aventure de l'innocente bête qui n'aura goûté à la liberté que l'espace d'un jour. Donc, évocation d'une scène primitive nocturne à venir. Voilà pourquoi les enfants à qui on raconte l'histoire avant de s'endormir ont peur de la nuit et du loup.

---

<sup>1</sup> J. Lacan, *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 247 (1ère publication 1953).

<sup>2</sup> J. Lacan, *op. cit.*, p. 299.

Une telle évocation nous rattache du côté rhétorico-herméneutique. Non qu'il s'agisse de contester l'ordre logico-grammatical ou même celui de la phonologie. D'emblée s'imposent non seulement les polarités logico-grammaticale et rhétorico-herméneutique, mais aussi des *niveaux de fonctionnement*. Tous les niveaux de fonctionnement peuvent être présents dans une interprétation. Reste que celui qui mobilise l'attention du psychanalyste *d'emblée* est bien le niveau rhétorico-herméneutique. « Qu'est-ce qu'il dit ? » Quelle en est l'interprétation ? Comme le dit Laurent Danon-Boileau : « A l'écoute de tels patients, on se dit parfois : « Je comprends bien ce qu'il me dit, mais je ne comprends pas ce qu'il veut dire, ni pourquoi il me le dit. » (p. 24)

Ce qui est le propre de la parole psychanalytique, c'est qu'elle est le produit de l'association libre. Ce sont donc les renvois des énoncés les uns aux autres qui ouvrent la voie de l'interprétation. Qui plus est, cette nouvelle continuité ne connaît aucune règle d'unification. Parfois un énoncé s'associe avec un mot – ou un affect, voire un phonème. Parfois s'associe une suite de pensées qui se trouvent relayées par un souvenir, récent ou ancien, et qui rapportés à la même séance ou à une séance antérieure plus ou moins distincte, font se résonner entre eux des fragments de discours.

Depuis toujours, le problème du langage est de se faire « l'écho d'autre chose » (Roazen). Soit, mais quelle est cette autre chose ? C'est ici que se nouent pour un psychanalyste les rapports du langagier avec le pulsionnel.

Pendant longtemps, on a cru que le langage parlait du monde et s'efforçait de le comprendre. Mais avec quoi parlait-il ? Sûrement pas avec des mots seulement, mais avec du signifiant investi d'affect, sous-tendu par des représentations pulsionnelles, dynamisé par les motions qui l'animent. Lacan, qui n'a pas su le voir, était aveuglé par sa passion scientifiante qui aurait voulu englober l'Inconscient.

Nous avons vécu dans les années du structuralisme une tentation d'impérialisme *scientifique* (avec sa science pilote, la linguistique). Aujourd'hui, si la science a changé de visage, elle continue de soutenir cette prétention, renforcée par de nouvelles armes. A l'opposé, on revendique le droit, lorsqu'il s'agit du psychisme humain, d'espérer en d'autres disciplines, dont la psychanalyse.

Exemple clinique : M.-B. travaille dans une institution pour enfants caractériels. Elle commence la séance en me disant qu'il y a eu un viol dans son institution. Elle ajoute que les choses ont changé. Autrefois, me dit-elle, on aurait mis à la porte le violeur sans délai et sans vouloir rien entendre. Alors qu'aujourd'hui, on examine la situation, on n'interroge pas seulement le violé mais le violeur et l'on cherche à comprendre.

L'écouter depuis un moment, je me décide à intervenir et je lui dis que cette histoire de viol lui a peut-être fait penser aux relations sexuelles de ses parents dont elle m'a entretenu de nombreuses fois. « Vous voulez dire la sodomie ? », me dit-elle, « Chez eux je dirais même que c'était de l'exhibitionnisme, des cris, des hurlements, une agitation sans fin. »

Il faut dire que cette patiente était convaincue que son père violentait sa mère la nuit, au point qu'elle prenait soin tous les soirs de vider le chargeur du revolver de son père destiné à le protéger d'éventuelles agressions nocturnes, rangé dans la table de nuit. Je la laisse donc sur ces rapprochements non formulés et je prends congé d'elle. A la séance suivante, elle manque sans prévenir. A celle d'après, elle se manifeste. « Monsieur Green, je ne sais pas ce qui s'est passé après la dernière séance. Cela fait deux mois que je ne buvais plus. Après la séance, j'ai vidé une bouteille de champagne. C'est hallucinant. » Et elle répète : « C'est hallucinant. » Je lui dis : « Oui, cette évocation des rapports sexuels de vos parents, cela a été pour vous comme une hallucination qui vous a poussée à boire. »

Je suis convaincu qu'à côté de l'évocation du souvenir se déroulait une scène hallucinatoire dans laquelle elle était prise. Sa compulsion à boire était destinée à

retrouver l'état d'excitation sexuelle en rapport avec le souvenir, afin de revivre dans son corps ce qui apparemment était seulement dans son intellect, soit encore à revivre sous une forme hallucinatoire ce qui n'était jusque-là qu'évoqué par les mots. L'hallucinatoire venant ici prendre le relais des scènes verbalisées. Les opérations linguistiques ne donnaient qu'un contenu avec une reconnaissance affective apparemment maîtrisée, laquelle réveillait néanmoins le besoin du corps pour une excitation immaîtrisable, celle de l'ivresse.

Quelque temps après, la patiente cessait complètement de boire. Mais deux ans après, elle fit un cauchemar incompréhensible que je n'eus pas de mal à interpréter comme relatif aux mêmes scènes. Mais cette fois, le sentiment d'étrangeté fut trop envahissant. Elle ne put supporter ni de comprendre de quoi il était question derrière les images du cauchemar, ni d'admettre cette réalité psychique toujours active dans sa psyché.

Interpréter va de pair avec perlaborer qui exige que l'on remette cent fois sur le métier le même leitmotiv. Autrement dit, cette référence musicale est référence au temps, à la répétition, au rythme, à l'énergie, corollaires du mouvement.

Ainsi, dire « c'est hallucinant » n'est pas qu'une manière de dire. Cela suppose qu'est mis en branle un processus hallucinatoire qui n'est pas saturé par les mots mais qui renvoie à la série pulsion-compulsion-impulsion.

Culioli a écrit que la compréhension est un cas particulier du malentendu. « L'activité de langage est signifiante dans la mesure où un énonciateur produit des formes pour qu'elles soient reconnues par un coénonciateur comme étant produites pour être reconnues comme interprétables<sup>1</sup>. »

C'est ici tout le problème. Quelle est la grille d'interprétation de l'analyste ? Celle qui met en jeu le désir, la motion pulsionnelle ? Il est clair qu'elles sont différentes. Mais je le répète : ce que Freud introduit de nouveau dans la théorie, ce n'est ni le signifiant, ni le désir ; c'est la pulsion qu'il identifie de très près avec la motion pulsionnelle, qui se diffracte en diverses composantes dont la verbalisation.

Avec cette dernière prime le mouvement (motion) et la pulsion (but, objet, source, poussée). D'où l'importance de la définition de la langue comme activité (Culioli) mue de l'intérieur. C'est cela qui fait l'objet de l'interprétation.

D'où la référence au pôle rhétorique-herméneutique. La position référentielle de la motion pulsionnelle s'applique au discours psychanalytique lui-même porté par le mouvement de la parole qui ne saurait être interrompu que par l'interprétation qui donne un autre sens au mouvement. Mais rien ici qui permette l'arrêt sur image et le découpage, fût-il analytique.

---

<sup>1</sup> A. Culioli, *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. 1, Paris, Editions Ophrys, p. 39.

### Discussion

La réfutation de certaines positions idéologiques dominantes est un des objets actuels du débat. Il faut donc combattre leurs prétentions.

L'argumentation qui s'oppose aux idées dites scientifiques nous vient de la sémiotique (F. Rastier). Bien que Rastier soit ici présent, je voudrais rappeler ce qui m'a paru important dans les idées qu'il défend. Dans un article récent, « De l'origine du langage à l'émergence du milieu sémiotique »<sup>1</sup> qui est une véritable somme, François Rastier rappelle que depuis la Renaissance, les réflexions sur les origines du langage n'ont fait que croître.

Rien de nouveau, donc, sous le soleil. F. Rastier montre que les théories de l'origine ne font aucune place à l'histoire des langues. Le génome, dit Rastier, a pris la place de la Providence. On transpose des facultés psychiques en facultés organiques (Gall, Fodor) ; la faculté de langage résulterait de l'évolution biologique. La réduction du linguistique au biologique s'effectue au moyen d'une Grammaire Universelle partie du patrimoine génétique s'incarnant dans un *organe*. Désormais on parlera du gène du langage (FOXP2, sur chromosome 7). On cherche l'origine de l'organe du langage.

Rastier écrit : « Il se pourrait bien que le langage humain soit issu de la rencontre contingente d'un appareil phonatoire (assez ordinaire chez les primates), d'un cortex préfrontal exceptionnellement développé et *capable d'imaginer des objets en leur absence*, enfin d'interactions sociales complexes<sup>2</sup>. »

Le théoricien de l'origine du langage est souvent aussi théoricien de la langue universelle. L'archaïsme et le futurisme : *tous deux sortent de l'histoire et entrent dans le mythe*. Ces idées résultent du programme de naturalisation *uchronique*. Or la linguistique a pour objet *les langues dans leur diversité*, le langage est une abstraction philosophique.

« *La « nouvelle synthèse* » est le titre qui réunit linguistique, génétique des populations et archéologie. Or, le langage est un *phénomène social*. Celui-ci existe depuis le premier jour même où une société a parlé (Saussure<sup>3</sup>). Selon Rastier : « Si le langage est un moment de l'évolution, les langues n'en sont pas moins des créations historiques<sup>4</sup>. » Ce sont des créations culturelles. La langue n'est pas dans le cerveau (Auroux). Son organe est la société.

« Le cognitivisme a maintenu, voire renforcé l'opposition entre interne et externe pour privilégier l'interne – en fait le niveau neuronal – en reconnaissant, sans plus, qu'il s'adapte à l'externe qui serait le social (Changeux, 2000, justifiant ainsi la plasticité organique du cerveau)<sup>5</sup>. »

Dans la position opposée au cognitivisme néo-darwinien, le « langage » n'a plus le privilège absolu sur les langues. « S'il existe une philosophie du langage, il n'existe pas de philosophie des langues<sup>6</sup>. ».

Actuellement, il s'agit d'interroger les manières dont les langues modernes sont le reflet de ce qui a existé d'abord, puis évolué et aussi de savoir comment le langage a

<sup>1</sup> F. Rastier, *Marges linguistiques*, Mai 2006, p. 297-326. Co-édition Texto ! : <http://www.revue-texto.net/>

<sup>2</sup> F. Rastier, *op. cit.*, p. 300 (je souligne).

<sup>3</sup> F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, p. 163, cité par Rastier.

<sup>4</sup> F. Rastier, *op. cit.*, p. 305.

<sup>5</sup> F. Rastier, *op. cit.*, p. 306.

<sup>6</sup> F. Rastier, *op. cit.*, p. 307.

évolué et ce qui a évolué exactement. De même on étudie l'ontogénèse du langage (B. de Boysson-Bardies)

Autre question, celle – peut-être mythique – de l'origine des langues. Question reprise par l'interrogation plus vaste sur les modalités et les raisons de la naissance et de la mort des langues. Car rappelons-le, nous ne connaissons que *des* langues. Comment classer les langues et, problème capital, qu'en est-il d'une corrélation possible entre évolution génétique des populations et diversification des langues sur la planète, thèse défendue par L. Cavalli-Sporza principalement, suivi de quelques autres ?

Les langues obligent à conclure à un relativisme linguistique fondamental : les langues obligent à dire ou empêchent de dire (Jakobson, Hagège) ou associent unité et diversité, qui aboutissent à des représentations diversifiées du monde. Rastier explore les conditions d'émergence du sémiotique et la constitution propre de *l'entour* humain (couplage Umwelt-Welt).

Sur l'essence du langage, une approche récente souligne la nécessité de distinguer entre langue et parole comme Saussure lui-même l'a avancé. S. Bouquet a montré comment les éditeurs du *Cours*, Bally et Sechehaye (le mari de la dame qui a écrit sur la psychothérapie de la schizophrénie) ont minimisé la part de la linguistique de la parole. Ils faisaient dire à Saussure que l'étude de la parole pouvait « à la rigueur » (*sic*) relever de la linguistique. Or, un lecteur attentif du *Cours* comme Culioli observe que les transitions de l'une à l'autre sont nombreuses chez Saussure. L'un des traits les plus remarquables du génie de Saussure – la distinction signifiant-signifié – postule :

1. qu'ils sont indissociables contrairement à ce qu'a dit Lacan ;
2. que Saussure emploie rarement le terme de signifiant, lui préférant celui de figure vocale.

Sa pensée distingue donc un plan des figures vocales (le signifiant) et un plan des concepts qu'il met en relation. Il décrira le domaine de la pensée linguistique qui devient celui de *L'idée dans le signe* ou celui de la *figure* qui devient *signe dans l'idée*.

La répartition proposée par S. Bouquet et F. Rastier entre un pôle logico-grammatical et un pôle rhétorique-herméneutique est éclairante.

Cette considération aurait pour moi des conséquences importantes. L'interprétation analytique ne relèverait que peu de la polarité logico-grammaticale, tandis que le travail interprétatif est bien issu du pôle rhétorique-herméneutique, en droite ligne avec lui.

Comme le rappelle Rastier, la particularité des langues réside sans doute dans le fait de parler de ce qui n'est pas là : la zone distale<sup>1</sup>. La zone distale reste spécifique de l'entour humain. Importance de la médiation symbolique qui rend compte des relations entre les trois zones. Je résume leur articulation complexe :

1. zone identitaire
2. zone proximale (adjacente)
3. zone distale (étrangeté)

La principale rupture est entre 2 et 3 (*distale*), soit un monde obvie et un monde absent.

*Notre hypothèse sera que l'ensemble du discours psychanalytique relève plus ou moins de l'absence. Tout ce qui y est énoncé est interprété au moyen du transfert comme concernant quelqu'un d'autre dans une relation qui renvoie à l'ailleurs et à l'autrefois.*

Je reviens à Rastier : « Trois facteurs favorisent la sortie du *hic et nunc* et l'institution d'une zone distale : l'élaboration d'images mentales et l'évocation de stimuli absents ; le

---

<sup>1</sup> F. Rastier, *op. cit.*, p. 309.

rêve et les états de conscience altérée (hallucinations) ; enfin la fiction, qui décrit des domaines inaccessibles à l'expérience immédiate et les institue par là<sup>1</sup>. »

Le signe saussurien est placé sous le régime de l'absence ou de la co-présence<sup>2</sup>. On ne peut construire du récit qu'avec des symboles. Le signe saussurien permet un passage à l'absence et résulte d'une *distalisation*. Le substrat neuronal est constitué par le cortex préfrontal qui lie mémoire et anticipation-perception des objets absents.

« Ainsi l'absence, entendue comme présence niée (en termes logiques), ou inhibée (en termes neuropsychologiques), reste au fondement de l'activité de langage [...] En cela, la négation précède l'affirmation...<sup>3</sup> » (Rastier)

Le statut du signe linguistique évoque l'objet transitionnel<sup>4</sup> (Rastier).

L'émergence du langage (« ... il n'existe pas de terme synthétique pour désigner l'émergence des cultures<sup>5</sup>... ») ne peut se concevoir « qu'au sein de l'évolution générale du sémiotique<sup>6</sup>. »

*L'hominisation tend vers l'humanisation* : fonctions symbolique, mythique, narrative (capacité de représentation) sont liées.

L'absence est peuplée de signes présents. Selon Jacques Cauvin : la sédentarisation vient *après* la « révolution symbolique », après les premières *représentations féminines*. En somme, la Déesse Mère est condition du développement de l'agriculture et non l'inverse.

« ... la pratique reflète l'idéologie<sup>7</sup>... ». Il y a sémiotisation générale de l'environnement. La conquête du distal s'affirme par le statut médiateur des signes (les parois des grottes sont une limite de l'au-delà (Jean Clottes).

Le témoin du distal est le monde virtuel, c'est-à-dire le développement ultime et gigantesque de l'inscription pariétale.

Le patrimoine sémiotique détermine ou contraint le patrimoine génétique.

Nous voilà devant les deux démarches face à face. D'un côté les gènes, le cerveau, de l'autre l'histoire, la culture. C'est encore la confrontation du lobe frontal et de la dimension d'absence. En tant que psychanalystes, nous ne pouvons que savoir de quel côté penche la balance. Nous baignons dans l'absence et l'anticipation.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 312.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 314.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 315.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 317.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 320.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.* p. 322.

## LE LANGAGE A-T-IL UNE ORIGINE ?

François RASTIER

[version légèrement abrégée à paraître  
dans la Revue française de psychanalyse, 5, 2007, pp. 1483-1498]

**Résumé.** — Avec l'essor du néo-darwinisme, les spéculations sur l'origine du langage ont pris un tour nouveau : on recherche l'avantage adaptatif qui justifierait ses fonctions. Par ailleurs, les corrélations entre linguistique et génétique restent douteuses. La perspective adoptée ici n'exclut pas que les langues soient des créations culturelles : leur origine se confond alors avec leur histoire. Elle entend problématiser la genèse des cultures, " chaînon manquant " entre la phylogenèse et l'ontogenèse ; pour cela, il convient d'étudier les conditions de l'émergence du monde sémiotique qui caractérise l'humanité.

Mots clés : zones anthropiques, phylogenèse, génétique, médiation symbolique, protolangage.

### 1. Retour de l'origine

La question de l'origine du langage fait à présent l'objet de programmes de recherche opulents, tant au plan national qu'au plan international<sup>1</sup>. Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la découverte de nouveaux fossiles d'hominidés et le développement de la génétique ont coïncidé avec un nouvel essor des linguistiques universelles : les programmes de naturalisation se sont appuyés sur elles et la question de l'origine du langage est devenue un enjeu majeur pour la réduction néo-darwinienne des cultures. La découverte de l'ADN a naturellement nourri un grand nombre de spéculations sur le « code génétique », que sa désignation même, par une métaphore exorbitante, invitait à comparer à un langage, si du moins l'on réduit le langage à un code. Le génôme ayant pris la place de la Providence comme puissance explicative, cette analogie entre les deux « codes » inverse la détermination mystique qui faisait de la structure du langage divin le modèle de toute chose.

*Le langage est-il une faculté ?* — Expliquer une action par une faculté supposée reste une facilité récurrente : on explique le récit par la faculté narrative, comme naguère le mythe par la faculté mythopoétique. Voulant trouver des explications causales, la pensée scolastique rendait compte systématiquement de l'acte par la puissance : par exemple la pensée trouvait sa cause dans l'intelligence définie comme faculté de penser. Ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle que l'unité de l'âme commence à être mise en doute : en la ramenant aux principes de la nature, on transpose les facultés psychiques en fonctions organiques. Or, dès lors que la fonction crée l'organe, les fonctions mentales doivent être rapportées à des localisations cérébrales. C'est là le principe de la théorie de Gall, fondateur de la phrénologie. Avec les programmes cognitifs de naturalisation de l'esprit, ces théories ont repris de la vigueur. Naguère, Jerry Fodor, ouvrant par un éloge de Gall son ouvrage *The Modularity of Mind*<sup>2</sup>, décrivait un esprit morcelé en modules correspondant à autant de *devices* anatomiques.

---

<sup>1</sup> Voir par exemple le programme *The Origin of Men, Language and Languages*, de la Fondation européenne pour la science.

<sup>2</sup> Tr. fr. *La modularité de l'esprit*, Paris, éditions de Minuit, 1986.

*Le langage a-t-il une fonction ?* — Certains animaux n'ont pas de langage inné : c'est le cas par exemple de l'homme ou du perroquet gris du Gabon, deux espèces fort sociales, intarissables, et dont on admire le sens de l'à-propos<sup>1</sup>. Le fait que l'homme n'ait pas de langage inné ne suffit pas à infirmer l'hypothèse d'un organe du langage : ses tenants supposent simplement que cet organe sert à apprendre (*Language acquisition device*, ou *LAD*)<sup>2</sup>. Pour justifier ce substrat organique, ils postulent que la fonction crée l'organe, ou, en termes néo-darwiniens, qu'elle procède d'un avantage adaptatif. Il faut donc savoir à quoi sert le langage. Rousseau avait une réponse galante et sensible, car il faisait des passions le moteur de l'histoire humaine. Les néo-darwiniens d'aujourd'hui ont transposé cette thèse sur le plan de la reproduction : une fonction biologique contribue par définition au succès reproductif de l'organisme qui en est pourvu (cf. Sperber et Origgi, 2005, p. 285). Les passions sont devenues des instincts, mais la légitimation fonctionnelle demeure : le langage servirait à assurer la paix dans de meurtrières hordes ancestrales (Victorri), ou encore à médire des absents tout en favorisant l'unité du groupe (*grooming and gossip hypothesis* de Robin Dunbar), à assurer un prestige social (Jean-Louis Dessales), etc. Quand on connaît un peu leurs auteurs, on s'aperçoit que ces apologues plaisants sont d'excellents tests projectifs et concrétisent des hypothèses dont l'avantage, somme toute inestimable, reste de ne pouvoir être ni infirmées, ni confirmées.

Examinons les arguments qui fondent cette voie de naturalisation du langage. La démonstration emprunte trois directions : (i) la recherche d'un gène du langage qui serait altéré dans des familles souffrant d'aphasie ; (ii) la recherche de l'organe du langage (iii) la reconstitution d'un protolangage de *Homo Erectus* (Bickerton) concrétisant la Grammaire universelle.

a) *Le gène du langage*. — Si l'on part du principe que le langage est une fonction biologique, on peut chercher son substrat anatomique dans un organe, et, au-delà, dans les gènes qui commandent le développement de cet organe. On a vu ainsi le gène du langage dans FOXP2, situé sur le chromosome 7, supposé responsable de l'aphasie héréditaire qui frappe plusieurs membres d'une famille anglaise. Il s'agit d'un gène de transcription qui régit la formation d'une protéine composée de 751 acides aminés. Or, le gène FOXP2 a été associé au chant du diamant mandarin et du canari ; il pourrait tout simplement avoir une incidence sur la motricité vocale : ainsi les mutations provoquées de ce gène affectent les performances vocales des souriceaux. On doit donc chercher ailleurs.

b) *L'organe du langage*. — Selon le postulat que toute fonction repose sur une faculté et donc sur un organe — le problème de l'origine du langage devient celui de l'origine de l'organe du langage. Pourquoi faudrait-il malgré tout que les organes soient dédiés à des fonctions prédéfinies ? C'est faux pour le cerveau comme pour la main. Il se pourrait bien que le langage humain soit issu de la rencontre contingente d'un appareil phonatoire (assez ordinaire chez les primates), d'un cortex préfrontal exceptionnellement développé et capable d'imaginer des objets en leur absence, enfin d'interactions sociales complexes. En outre, si la faculté de langage est une faculté d'apprendre les langues (*language acquisition*), son exercice présuppose l'existence des langues ; en ce cas, la nature humaine présuppose la culture, ce qui va à l'encontre de l'hypothèse initiale de la naturalisation.

<sup>1</sup> Le parallèle avec l'homme s'arrête là, car le perroquet gris du Gabon n'est sans doute pas saussurien, et l'on peut supposer qu'il traite les symboles comme de simples signaux, alors que nous faisons l'inverse.

<sup>2</sup> *Device* est un terme de mécanique qui signifie appareil ou engin. L'usage de ce terme introduit une téléologie mécanique dans la téléonomie du vivant.



c) *Le protolangage*. — Alors que Haeckel estimait que le pithécantrophe était muet, l'*Homo Erectus*, son moderne successeur, devient parlant quand Bickerton (1990, 1996) lui attribue un protolangage essentiellement composé de mots ostensifs. Dans l'hypothèse d'un déterminisme génétique, le langage chez *Sapiens* devait être issu d'une mutation d'*Erectus*.

De nombreux auteurs, font ainsi dériver les langues d'un protolangage axé sur la communication pragmatique liée à la situation (le " ici " et le " maintenant ")<sup>1</sup>. Mais un tel langage n'aurait rien de fondamentalement différent d'un langage animal : Bickerton s'appuie d'ailleurs explicitement sur le « langage » de Kanzi, bonobo inlassablement conditionné qui parvint à répondre à des questions de sa mère humaine adoptive, Sue Savage-Rumbaugh, en frappant des icônes sur un clavier. Ce langage aurait été fait d'un lexique enrichi progressivement, mais dépourvu de syntaxe : on retrouve ici la théorie de la langue adamique, faite uniquement de termes. La syntaxe, dans l'école chomskienne, vient après, car elle couronne l'histoire de l'hominisation.

L'émergence du langage à partir du protolangage serait accessible de trois manières, en observant : (i) le développement de l'enfant ; (ii) l'élaboration de langages de signes par de petites communautés de sourds isolés dont le langage gestuel spontané témoignerait du caractère naturel de la Grammaire Universelle ; (iii) l'évolution des créoles à partir des pidgins.

a) *Le développement de l'enfant*. — Selon Haeckel, l'ontogenèse récapitulait la phylogenèse. Cette thèse simpliste a été abandonnée depuis un siècle par les sciences de la vie, mais garde cependant toute sa séduction mythique : la préhistoire n'est-elle pas l'enfance de l'humanité ? Aussi quand des enfants juxtaposent leurs deux premiers mots, ils recréeraient le protolangage. Cette hypothèse est gratuite : *Erectus* n'était pas dans la situation de mal parler ou de ne pas encore maîtriser le langage de *Sapiens*<sup>2</sup>.

b) *Les sourds*. — Que le langage humain soit dérivé d'un langage gestuel, c'est un thème que l'on retrouve fréquemment au XVIII<sup>e</sup> siècle, de Condillac à Destutt de Tracy ; cette hypothèse était encore soutenue par Marr, et revient aujourd'hui avec Corballis. Notamment, la communication gestuelle des sourds est supposée révéler le passage du protolangage au langage. Depuis 1977, des sourds regroupés dans une école de Managua sont ainsi étudiés par des cognitivistes nord-américains qui étudient l'évolution de leur langage, dans des conditions d'isolation. Ils ont conclu que les productions de la première « génération » étaient un protolangage, développé en langage dans les « générations » suivantes.

c) *Les créoles*. — Selon Bickerton, certains contacts entre populations de langues différentes recréent spontanément le protolangage dans les pidgins, qui évoluent en langues dans les créoles. Comme il attribue le protolangage à *Homo Erectus*, prédécesseur de *Sapiens*, ne reprend-il pas obliquement la thèse de l'archaïsme des « nègres » ? Du moins, inexplicablement, ne considère-t-il que les créoles de plantation et non les autres.

Avec les enfants isolés, les sourds, les créoles, on retrouve implicitement les trois références majeures de l'anthropologie positiviste du XIX<sup>e</sup> siècle : l'enfant, le déficient, le sauvage.

On stigmatise volontiers la « curieuse censure » du règlement intérieur de la Société Linguistique de Paris qui excluait les communications sur l'origine du langage.

---

<sup>1</sup> Le singe, l'enfant et le « sauvage » voisinent encore bizarrement, comme au temps des anthropologies philosophiques des Lumières.

<sup>2</sup> Par un étrange renversement de situation, *Erectus* se trouve dans la situation de l'enfant.

Relisons l'article 2 des statuts : « La société n'admet aucune communication concernant, soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle » (1866 ; révisé en 1876). Ces deux aspects sont liés, car la langue originelle est de fait universelle, comme le sera la langue parfaite de l'avenir. Cet article reflète ainsi une réflexion épistémologique assurée : la linguistique est une science descriptive et historique, qui ne se mêle pas d'imaginer des langues, celles de premiers ou des derniers hommes. Une science définit son objet en récusant les faux problèmes dont elle se prive et cette privation fondatrice la distingue décisivement de la métaphysique.

Comme l'avenir, l'origine échappe à l'histoire, qui, se confondant avec le monde humain, n'a ni commencement ni fin. Les théories de l'origine comme celle de la fin de l'histoire sont également métaphysiques, car elles adoptent nécessairement un point de vue externe au monde humain. Ce point de vue transcendant ne peut être scientifique, sauf à considérer que les langues ne sont pas des formations historiques et à renvoyer le temps humain de l'histoire au temps biologique de l'évolution.

La linguistique a pour objet les langues dans leur diversité, alors que le langage est demeuré une abstraction philosophique. Pourquoi le langage supplanterait-il les langues dans la réflexion des linguistes ? A l'époque de la mondialisation, il n'est pas impossible que les langues dans leur immense diversité soient abandonnées<sup>1</sup>. Le protolangage, unique pour toute l'humanité, et la langue universelle de l'avenir reflètent à leur manière cette évolution et procèdent sans doute du même imaginaire simplificateur.

## 2. Hypothèses

*Des langues sans origine ?* — Si le langage est un moment de l'évolution, les langues n'en sont pas moins des créations historiques. L'émergence du langage résulte peut-être de la mystérieuse rencontre d'un organe du langage (jusqu'ici introuvable) et d'une pression évolutive, mais plus certainement de la création sociale et de la transmission de systèmes de signes vocaux. Cette création affranchit pour une part les hommes des pressions de l'environnement naturel ; elle institue ou renforce celles de l'entour culturel, le faisant passer du temps « darwinien » de l'évolution au temps « lamarckien » de l'histoire. Aussi estimons-nous que les langues échappent à une « explication » de type darwinien.

La question de l'origine du langage ne se pose pas si l'on admet que le langage est une création culturelle : son histoire n'est autre que celle des langues et se confond avec celle des sociétés humaines. Si la faculté de langage est naturelle au sens où elle a évidemment des substrats organiques, ces substrats ne sont pas des causes, et cette faculté ne s'exerce que dans la vie sociale des langues particulières, « l'individu réalisant sa faculté au moyen de la convention sociale qui est la langue » (Saussure, 1972, p. 419, n. 63). Si les langues humaines sont des formations culturelles, bref des œuvres, transmises avec les autres formations culturelles, comme les techniques ou les règles d'alliance, la question de l'émergence du langage devient inséparable de celle de la phylogenèse de la culture, ou plutôt des cultures dans leur diversité.

*Le langage comme milieu.* — Plutôt qu'un instrument, le langage est une part éminente du milieu où nous vivons : dirait-on que l'air est un instrument des oiseaux ? L'enfant naît environné de la langue qu'il a déjà entendue *in utero* et à laquelle il réagit déjà sélectivement — en tétant avec une énergie accrue que l'on mesure avec un biberon à capteurs. Il s'y adaptera progressivement par l'apprentissage et en usera pour s'adapter au monde socialisé qui l'entoure. Corrélativement, le langage n'a pas

<sup>1</sup> David Rothkopf, 1997, English is linking the World, *Foreign Policy*.

d'origine, car il est à l'origine, sinon de tout, du moins des mythes d'origine, fussent-ils néo-darwiniens. Le langage est un milieu et non une simple faculté : c'est pourquoi, dans la phylogenèse, aussi loin que l'on croie remonter, il n'apparaît pas après l'homme.

Ni interne ni externe, la langue est ainsi un lieu du couplage entre l'individu et son environnement, parce que les signifiants sont externes (bien que reconstruits dans la perception) et les signifiés internes (bien que construits à partir d'une doxa externe). Comme le langage fait partie du milieu dans lequel nous agissons, c'est dans des pratiques diversifiées, dont témoignent les discours et des genres, que nous nous lions à notre environnement. Mais il est aussi peuplé de "choses" absentes, et dans l'expérience de l'altérité, du passé, de l'étranger, la culturalisation de l'enfant a lieu — non moins sinon plus que dans l'expression d'une expérience individuelle limitée au *hic et nunc*.

### 3. Conditions d'émergence du sémiotique

Plus que l'origine du langage, il nous paraît donc utile d'explorer les conditions de l'émergence du sémiotique et de la constitution propre de l'entour humain, où le langage occupe évidemment une place éminente mais non exclusive.

*Couplage et rupture catégorielles.* — Le couplage du vivant et de son environnement est la condition universelle de l'évolution biologique. Nous souhaitons tout à la fois relativiser et spécifier l'opposition entre *Umwelt* et *Welt*, tels que ces concepts sont définis par Üexküll, de manière à caractériser la spécificité sémiotique de l'environnement humain. Les "états internes" des sujets humains sont des présentations — non des représentations, car ils apparaissent dans des couplages spécifiques entre l'individu et son entour mais ils ne représentent pas pour autant cet entour ou ce couplage.

Le niveau sémiotique de l'entour humain se caractérise par quatre ruptures d'une grande généralité et qui semblent diversement attestées dans toutes les langues décrites, si bien que l'on peut leur conférer par hypothèse une portée anthropologique.

(i) La rupture *personnelle* oppose à la paire interlocutive JE/TU — nous employons des capitales pour résumer les diverses manières de désigner les protagonistes de l'interlocution représentée — une troisième personne, qui se définit par son absence de l'interlocution (fût-elle présente physiquement) : IL, ON, ÇA. (ii) La rupture *locale* oppose la paire ICI/LÀ à un troisième terme, LÀ-BAS, ou AILLEURS qui a également la propriété définitoire d'être absent du *hic et nunc*. (iii) La rupture *temporelle* oppose le MAINTENANT, le NAGUÈRE, et le FUTUR PROCHE au PASSÉ et au FUTUR. Il convient sans doute de distinguer la zone circonstante du présent de l'énonciation représentée, marquée par des futurs et passés proches, du passé éloigné, connu indirectement et souvent légendaire, et du futur éloigné de toutes façons conjectural. (iv) Enfin, la rupture *modale* oppose le CERTAIN et le PROBABLE au POSSIBLE et au à l'IRRÉEL. On pourra bien entendu opposer à l'intérieur de ces catégories le conditionnel à l'irréel, etc. ; mais seul nous importe ici le point que les langues articulent ces catégories. Les ruptures catégorielles sont généralement grammaticalisées et font donc l'objet de choix incessants et obligatoires des locuteurs, tout énoncé devant être situé dans au moins une des zones qu'elles délimitent.

*Les zones anthropiques.* — On peut noter que les positions homologues sur les axes de la personne, du temps, du lieu et du mode sont fréquemment combinées ou confondues : en français, par exemple, les emplois modaux du futur et de l'imparfait sont légion, le futur antérieur a également une valeur modale, etc. Les homologues entre ces

ruptures permettent de distinguer trois zones : une de coïncidence, la zone *identitaire* ; une d'adjacence, la zone *proximale* ; une d'étrangeté, la zone *distale*.

La principale rupture sépare les deux premières de la troisième. En d'autres termes, l'opposition entre zone identitaire et zone proximale est dominée par l'opposition qui sépare ces deux zones prises ensemble à la zone distale. Ainsi se distinguent un monde *obvie* (formé des zones identitaire et proximale) et un monde *absent* (établi par la zone distale).

Par rapport aux langages des animaux, la particularité des langues réside sans doute dans la possibilité de parler de ce qui n'est pas là : la zone distale. Sur l'axe de la personne, cela permet de parler des absents. L'homologation des décrochements les situe de préférence dans un autre temps (ancêtres, postérité, envoyés à venir), d'autres lieux et d'autres mondes (héros, dieux, esprits). Sur l'axe du temps, cela ouvre les aires de la tradition et de l'avenir ; sur ceux de l'espace et du mode, celle de l'utopie.

Le rapport entre l'individu et la société est l'une des formes que prend pour l'humanité le couplage biologique de l'organisme avec l'environnement. Mais la zone proximale, où par exemple les congénères sont reconnus pour tels, appartient vraisemblablement aussi à l'entour des autres mammifères, sans avoir le même statut, faute de zone distale. En effet, la zone distale reste spécifique de l'entour humain, sans doute parce qu'elle est établie par les langues<sup>1</sup>.

Que l'entour humain contienne des espaces distincts du *hic et nunc*, cela peut être mis en rapport avec la théogonie et la cosmogonie, deux activités propres à notre espèce et auxquelles nous devons aussi bien les sciences que les religions. Le cosmos et les univers divins sont des présentations de la zone distale, sans substrat perceptif immédiat. Ces deux types de créations sans cesse continuées s'appuient notamment sur les décrochements de personne, de temps, de lieu et de mode.

Le contenu des zones varie évidemment avec les cultures, et *a fortiori* les pratiques sociales. La zone identitaire n'est pas nécessairement celle d'un Ego, et peut être instanciée par un groupe, un ancêtre totémique, une nation, etc. ; corrélativement, l'Ego peut parfois occuper la zone proximale ("Je est un autre", écrit Rimbaud) voire la zone distale (chez certains mystiques).

La frontière empirique est marquée dans la grammaire des langues par ce que les grammairiens appellent la *zone inaliénable* : elle est peuplée d'« objets » qui exigent ou permettent des constructions réfléchies ou des datifs éthiques. C'est le cas évidemment des parties du corps, mais aussi des vêtements, des parures, voire des animaux familiers ou des véhicules habituels<sup>2</sup>.

*Les deux médiations.* — Dans un modèle de la pratique qui tienne compte des performances sémiotiques, on doit distinguer entre la *médiation sémiotique* qui spécifie le rôle des signes dans la cognition humaine (médiation entre phéno-physique et présentations) et la *médiation symbolique* qui rend compte des relations entre les trois zones anthropiques.

Les problèmes constitutifs du cognitivisme peuvent alors être reformulés en fonction des rapports entre les trois niveaux de la pratique, phéno-physique, sémiotique et présentationnel : ils définissent l'axe de la cognition, qui transforme la perception du monde physique en (re)présentations mentales et réciproquement. La cognition humaine se caractérise ainsi par la médiation sémiotique entre le niveau phéno-

<sup>1</sup> La zone distale est en somme la source de présentations sans substrat perceptif immédiat. Dans les termes familiers de la philosophie, la zone proximale est celle de l'empirique, et la zone distale celle du transcendant.

<sup>2</sup> Ainsi, en français, on pourra dire : *j'ai les mains rougies, j'ai les chaussettes tirées, j'ai une soupe grillée.*

physique et le niveau (re)présentationnel. En maintenant l'autonomie relative du niveau sémiotique, la médiation sémiotique permet la médiation symbolique qui articule les zones anthropiques. Mais elle ne la détermine pas, et chaque culture représente la médiation sémiotique en fonction de ses croyances, d'où par exemple l'efficacité de la magie, croyance qui dépend de la zone distale, mais détermine la relation entre niveau présentationnel et niveau phéno-physique, par le biais de pratiques sémiotiques.

Alors que la philosophie du langage se préoccupe des relations entre le monde phéno-physique et les représentations, la sémiotique et la linguistique ont à traiter du rapport dynamique entre les trois zones de l'entour, c'est-à-dire de la médiation symbolique. Les parcours d'énonciation et de compréhension consistent en passages constants d'une zone à l'autre. Ces passages sont orientés par des valeurs (esthétiques, éthiques, thymiques — euphoriques ou dysphoriques). L'activité d'évaluation dépend notamment de la zone de l'entour qui est valorisée au moment de la production ou de l'interprétation.

#### 4. Conditions du couplage sémiotique

*Couplage et types de signes.* — La conception du couplage qui vient d'être exposée conduit à reconsidérer le principe même des typologies des signes habituelles en sémiotique. Des spécialistes européens de la communication animale ont noté qu'il « manque » aux singes — et peut-être à certains primatologues cognitivistes — la notion de signe saussurien (cf. Vauclair et Fagot, 1993). On sait que la tradition philosophique anglo-saxonne privilégie deux types de signes, l'*index* (cf. les indexicaux du positivisme logique) et l'*indice*, signe indiciaire de tradition augustinienne. Bien que l'un soit canonique pour sa référence et que l'autre repose sur l'inférence, aucun de ces deux signes n'a de lien nécessaire avec des langues. L'*index* et l'*indice* se satisfont de la médiation sémiotique : l'*index* apparie une présentation d'objet et un signe ; l'*indice*, deux représentations d'objets, dont l'une, antécédente, est promue au rang de signe « naturel ». En revanche, le symbole — j'entends par là le signe saussurien — suppose une médiation symbolique, par le principe de la langue qui prescrit des relations contextuelles et exclut les autres termes du même paradigme.

Kanzi ne nous racontera jamais une histoire : on ne peut construire de récit qu'avec des symboles et non avec des indices ou des *index*. En outre, les conventions systématiques que concrétisent les symboles permettent l'autonomie relative des performances linguistiques à l'égard des situations et donc l'institution de situations nouvelles. Ces conventions sont nécessaires à l'institution de la Loi, qui non seulement est indissoluble de son énoncé, mais reste indépendante de toutes les situations, tout en gouvernant leur souvenir et leur advenir.

*Typologie des conditions de couplage.* — Nous pouvons distinguer trois types de conditions de couplage : les conditions d'*identification* qui objectivent les stimuli endogènes ou exogènes en objets valués ; les conditions de *socialité*, associées à la zone proximale ; les conditions de *dé-limitation*, qui ouvrent l'entour au-delà du *hic et nunc* et sont donc associées à la zone distale.

a) *Conditions d'identification et conquête de l'identité.* — La permanence de l'objet caché, jadis étudiée par Piaget, coïncide avec l'accès du jeune enfant à la fonction symbolique. On peut distinguer trois phases de cet accès : le sens se définit par un rapport des signes aux objets présents ; puis aux objets absents (qui sont *a fortiori* des artefacts sémiotiques), enfin aux objets inexistantes ou « abstraits ». À la permanence de l'objet caché, on peut lier la permanence ou du moins l'objectivation récurrente de l'Ego ;

ainsi, la reconnaissance de l'image spéculaire s'acquiert-elle chez l'enfant à 19-20 mois, avec l'accès à la fonction symbolique.

*b) Conditions de socialisation* — (i) L'exposition aux signes a d'abord lieu *in utero* : des travaux de Jacques Mehler et de ses collaborateurs ont récemment montré que le nouveau-né, déjà habitué à la langue maternelle, réagit par des succions accentuées aux propos tenus dans cet idiome.

(ii) Jadis décrite par Vygotsky, la *triangulation désignative* lie l'enfant, l'objet qu'il désigne par ostension et l'adulte qu'il consulte du regard. Cyrulnik (1995) y voit à sa suite la naissance du sens : en bref, quelque chose n'est pour moi que dans la mesure où il est pour quelqu'un. Montrer à quelqu'un quelque chose, c'est déployer simultanément les deux dimensions de l'ostension et de l'adresse ; cela suggère que les représentations, loin de se cantonner à une sphère privée, restent indissociables de l'échange.

(iii) La *triangulation contractuelle* apparaît dans la règle du jeu : le jeu est une condition de socialisation, et pour l'enfant les jeux de langage codifiés permettent de sortir des genres idiosyncrasiques et d'apprendre ainsi la langue par ses usages communs. En tant que règles des jeux de langage, les genres témoignent, dans l'usage linguistique même, de la normativité fondamentale du social, car tout texte, toute parole relève d'un genre. Par les répétitions inlassables de l'usage, cette normativité « s'objective » en Langue ou en Loi.

Si la règle est contractuelle, tout contrat, matrimonial ou économique, et plus généralement toute promesse réciproque reposant sur une dimension fiduciaire, suppose un tiers-garant, représenté ou non par une personne et agissant sur le mode de la prescription et / ou de l'interdiction. Le tiers-garant est une puissance distale : par exemple, dans l'échange monétaire, l'effigie garantit le bon aloi ; dans l'échange matrimonial, un officier ou officiant quelconque, présent ou invoqué, assure le respect des prescriptions et prohibitions toujours à l'œuvre, même si elles varient selon les lieux et les époques. Dans le contrat, la dimension de l'adresse est un couplage entre identitaire et proximal, mais l'ostension passe sous le régime du distal : l'objet du contrat est ordinairement disjoint dans le temps et dans le mode, puisque le contrat prévoit un échange futur.

*c) Conditions de dé-limitation.* — Trois facteurs favorisent la sortie du *hic et nunc* et l'institution d'une zone distale : l'élaboration d'images mentales et l'évocation de stimuli absents ; le rêve et les états de conscience altérée (hallucinations) ; enfin la fiction, qui décrit des domaines inaccessibles à l'expérience immédiate et les institue par là. L'existence d'une zone distale est sans doute une condition de socialité qui dépasse le simple regroupement proximal de la horde : l'efficace qu'on lui prête, par la crainte et l'invocation, transforme la horde animale en groupe humain. La Loi semble généralement conçue comme une puissance distale, ce qui témoigne de la transcendance du social.

L'humanité a redoublé dans ses hiérarchies sociales celles des primates de manière que la puissance physique s'allégorise en pouvoir symbolique. En effet, le contrat social exige une triangulation : il s'appuie et se légitime toujours par une force distale, les puissants excipent de leur totem, de leur lignée divine ou héroïque et ils emploient pour chanter leur gloire bardes, griots et sherpas présidentiels. Abstraction et développement de la triangulation contractuelle, la *triangulation rituelle* met ainsi en relation le sujet ou le groupe avec des objets distaux, sous la rection d'une puissance distale. Tant l'ostension que l'adresse sont alors symbolisées, comme on le voit dans les rituels.

La première triangulation peut être décrite comme la mise en place et confirmation de la frontière empirique. La deuxième structure l'espace proximal de la société en

consignant à l'individu droits et devoirs. La troisième enfin trace la frontière transcendante.

Nous ne prétendons pas que la première triangulation soit dans la phylogenèse à l'origine des deux autres, quoique l'usage des termes de filiation pour désigner les dieux soit fort général (de la Mère des Animaux chamanique à la Déesse-Mère anatolienne, voire au Nom-du-Père lacanien). En revanche, leur succession dans l'ontogenèse semble vraisemblable et le passage de la première triangulation à la dernière peut se décrire comme une « conquête » progressive de l'absence.

Toutes les conditions de couplage (identification, socialisation et dé-limitation) reposent sur l'usage des signes linguistiques dans trois de leurs propriétés majeures. (i) Comme l'usage des signes saussuriens est indifférent à la présence de ce que nous appelons leurs référents, ils autorisent la monstration non ostensive d'objets cachés ou absents rendue possible parce que les signifiés suscitent des images mentales, d'où la thèse de leur valeur représentationnelle. (ii) Ils semblent combinables en prédictions modalisées et donc en formules de prescription ou d'interdiction décontextualisées, car valables en tout contexte. (iii) Ils sont organisés en textes<sup>1</sup> qui permettent de passer du proximal au distal.

*Le substrat neuronal du symbolique et la zone distale.* — La compétence symbolique n'est nullement câblée dans des zones dédiées : elle trouve ses substrats anatomiques au cours de la socialisation humaine ; en cas de lésion, on note des récupérations par utilisation d'autres substrats : les compétences symboliques des personnes devenues aveugles, sourdes ou muettes en témoignent.

Le substrat physiologique du distal semble lié au développement exceptionnel chez l'homme du cortex préfrontal, où précisément se traite la perception des objets absents<sup>2</sup>. Le thalamus assure la connexion entre le cerveau limbique, siège de la mémoire et des émotions, et le cortex préfrontal où se produisent les anticipations. Cette connexion apparaît chez les mammifères, se précise chez les primates non humains, et prend une place importante chez l'homme. Elle permet de lier la mémoire et l'anticipation et participe donc de la constitution du temps humain. L'empan temporel, la rémanence du passé et l'anticipation du futur sont évidemment nécessaires à l'intelligence narrative : ainsi le temps est-il, sinon le premier des objets absents, du moins leur site. Qu'il s'agisse de planifier des actions ou de comprendre des histoires, d'agir ou d'interpréter, les mêmes zones cérébrales sont mobilisées : elles concourent à la perception des objets absents.

On connaît l'opposition formulée par Saussure entre les relations linguistiques *in praesentia* fondées sur la compatibilité et les relations *in absentia* fondées sur l'incompatibilité. Par exemple, à une place donnée de la chaîne syntagmatique, on ne peut avoir que *refaire*, ou *défaire*. Ainsi l'absence, entendue comme présence niée (en termes logiques), ou inhibée (en termes neuropsychologiques), reste au fondement de l'activité de langage, car toute énonciation suppose, à chaque choix d'un signe, l'exclusion des signes du même paradigme qui pourraient occuper la même place. En cela, la négation précède l'affirmation, ou en termes plus précis l'inhibition globale accompagne l'activation locale<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> En fait, l'image de signes qui se combineraient en textes demeure une simplification grammaticale : le signe linguistique n'a pas d'existence empirique, il n'est qu'un passage d'un texte oral ou écrit.

<sup>2</sup> Cf. Houdé, 1997, ch. 2, sur la persistance des objets disparus, le cortex préfrontal et l'inhibition.

<sup>3</sup> Si l'action énonciative, comme les autres formes d'action, peut se définir par un défaut temporaire d'inhibition, en logique apophantique l'affirmation pourra être conçue comme le résultat d'une somme de

Dans la théorie des zones anthropiques, la zone distale, sans substrat perceptif immédiat, est établie et configurée par l'activité sémiotique. L'énonciation consiste alors à passer du distal absent au signe proximal présent, par une inhibition qu'on nomme ordinairement *actualisation*. En d'autres termes, le choix d'un signe, décrit comme une activation, s'accompagne de l'inhibition de son antonyme et des autres signes appartenant à la même classe. Ce processus fondamental de sélection paradigmatique est caractéristique des langues humaines, par opposition aux langages animaux. Il est lié à la conquête de l'absence par notre espèce, bref à ce que l'on pourrait appeler la phylogenèse de la zone distale.

Au palier du signe, la sélection paradigmatique éclaire un phénomène plus général, à rapporter à la perception sémantique (cf. l'auteur, 1991, ch. 8). Cette perception hiérarchise trois types de données : des formes, des fonds, et l'arrière-plan des formes et des fonds, c'est-à-dire les paradigmes des autres formes et fonds concurrents qui relie la perception présente au corpus des expériences linguistiques passées. Ainsi, à la différence de la perception animale, la perception humaine, culturalisée, laisse comme telle une grande place aux processus descendants. Bref, elle agit sur le mode de la hantise, qui est sans doute un des propres de l'homme.

### 5. La conquête du distal : de l'hominisation à l'humanisation

La formation des langues a généralement été conçue comme l'émergence progressive d'une classe de fonctions, diversement nommées : *symbolique* (dans la tradition sociologique de Durkheim et de Mauss), *mythique*, *narrative*. Toujours avancée sous la pression du néodarwinisme, l'explication fonctionnelle nous semble un leurre car l'avantage adaptatif lui-même reste souvent invoqué sans être problématisé. En quoi l'évocation et la création d'objets absents sert-elle à s'adapter à l'environnement ? Par exemple, le mythe n'est pas moins meurtrier que salvateur, et Cassirer a pu ainsi décrire le nazisme comme l'irruption d'un mythe dans l'histoire.

Dans l'hypothèse que l'émergence du langage s'accompagne d'une conquête de l'absence, cette conquête reste sans fonction. L'évocation ou constitution de l'absence peut évidemment trouver toutes sortes d'utilités. Par exemple, dans des économies de horde où s'établit une division du travail entre les âges et les sexes, femmes et enfants pratiquant la cueillette et les hommes la chasse, on peut évoquer la spécialisation de pratiques, la formation de lexiques spécialisés, la description d'itinéraires pour s'éloigner du camp et en revenir. Par ailleurs, l'élaboration des techniques et leur transmission supposent l'usage du langage, comme l'a souvent rappelé Leroi-Gourhan. Mais ces utilisations bienvenues ne sont pas nécessairement des causes — d'ailleurs l'objectif des sciences de la culture n'est pas d'expliquer d'un point de vue causal, mais de reconstituer des conditions.

Si le langage permet une maîtrise de l'absence, par son autonomie à l'égard de la situation, cela n'entraîne pas que nos ancêtres se soient simplement émancipés du *hic et nunc*. La création de la zone distale n'est pas une simple extension : elle remanie structurellement le couplage avec la situation dans la mesure où le rapport entre l'identitaire et le proximal sont sous la réaction du distal. En d'autres termes, les rapports au sein du monde obvie sont déterminés par les rapports entre le monde obvie et le monde absent. Il reste que cette absence est en fait peuplée de signes bien présents. Le niveau sémiotique est constitué de performances complexes : danses, parures, récits, chants, etc. À l'œuvre dans toutes les pratiques socialisées, il est déterminant

---

négations. En d'autres termes, la présence pourrait être définie comme une sommation d'absences refusées.



dans certaines : jeux, fêtes, rites, etc, dont les manifestations créent de nouvelles coordonnées spatio-temporelles, celles des terrains de jeux, des espaces sacrés...

Les performances complexes supposent une planification de l'action et donc un essor de l'imagination, responsable des intentions et des désirs à moyen et long terme — car Eros doit beaucoup à Logos. Or le support des images mentales, scripts et scénarios engagés par l'imagination est précisément le cortex préfrontal qui « traite » les objets absents.

Les performances sémiotiques ont pour caractéristique leur caractère téléologique, permis par la démarcation claire de leur début et de leur fin et sans doute lié à leur stylisation. Les capacités de planifier l'action et celles de produire et d'interpréter des récits reposent sur des médiations sémiotiques communes. La singularité d'un texte ou d'une autre performance sémiotique réside dans le fait qu'il est tout à la fois action énonciative et action énoncée, narration et récit, *historia* et *res gestae*. Dépasant la simple tension narrative vers un but lointain, qui permet le déploiement de chaînes d'action sémiotiques, le récit peut se découpler d'avec la situation et passer de l'événement au mythe. En effet les relations entre contexte et situation vont en proportion inverse (l'auteur, 1998), et, dans la mesure où elle est une extension de la contextualité, la textualité prend toute sa dimension quand elle s'autonomise à l'égard de la situation, et/ou suscite de nouvelles situations (la pratique de la lecture, par exemple).

La relation entre le développement du distal et celui de la textualité engage à revenir à la thèse du fondement mythique des cultures. Cette thèse de Vico, spéculative à son époque, pourrait trouver des prolongements aujourd'hui. Par exemple, Jacques Cauvin (1994) établit que la sédentarisation vient après et non avant la "révolution symbolique" qui au Moyen-Orient se traduit entre 10.000 et 9.500 ans avant notre ère, par l'apparition des premières représentations féminines. Elle aboutit assez vite à celles de la Déesse-Mère et du Dieu-Taureau, cela *avant* l'apparition de l'agriculture. En bref, la création de la Déesse-Mère n'est pas un reflet de l'agriculture mais une condition de son développement.

La phylogénèse des cultures conduit à une sémiotisation générale de l'environnement. Dans le cas de l'espace, on relève une interprétation mythique des singularités naturelles : sources, rochers, montagnes, etc., qui cartographient des mythes — il suffit de lire une carte du Péloponnèse pour rappeler cette évidence. Les territoires, les aires de chasse ou de cueillette, les frontières déterminent autant de zones valuées subtilement hiérarchisées.

Dans le domaine temporel, on passe du temps darwinien de l'évolution, lent et à discontinuités externes, au temps lamarckien de la culture, rapide, valué, à discontinuités endogènes, revêtant diverses formes : généalogique, calendaire, historique. Comme celle de l'espace, la culturalisation du temps se traduit par la création de zones valuées, d'où la théorie des âges de l'humanité, celle des stades historiques, etc.

La conquête du distal s'affirme complètement par le statut médiateur des signes. Par exemple, l'hypothèse chamanique reprise aujourd'hui par des préhistoriens comme Jean Clottes, fait des parois des grottes des séparations d'avec l'au-delà, et des mains dessinées par crachis des traces de « passage ». Mais surtout, l'art pariétal, à la différence de l'art mobilier et de la parure, témoigne d'une autonomisation des signes à l'égard du *hic et nunc*. Les grottes ornées ne sont pas ordinairement des lieux d'habitation, mais vraisemblablement des sanctuaires. L'œuvre peinte se détache dans

l'espace comme dans le temps. Par opposition aux fétiches, comme les parures, qui restent associés à ceux qui les créent et qui les portent, elle s'affirme comme une idole<sup>1</sup>.

Avec l'écriture, on entre dans l'histoire, celle des historiens. D'une façon plus profonde qu'il n'y paraît, l'écriture introduit un nouveau type de temporalité. Elle permet de définir des intervalles, des mesures, des inventaires. L'apparition de documents (et non plus seulement de monuments) ouvre une dimension critique : le lecteur peut faire sécession dans le temps et dans l'espace, et l'écrit devient lui-même un témoin du distal (comme en témoignent les religions du Livre). L'objectivation des documents permet en outre les débats et conjectures, le développement de la réflexivité qui érige en sciences des savoirs et des techniques. Enfin, la grammatisation permet une maîtrise sociale et politique des langues. Nous avons retracé ailleurs les étapes de la « révolution symbolique » continuée qui conduisent de l'écriture à l'imprimerie, puis à la numérisation (cf. 2001 b, ch. 2). Retenons que le monde « virtuel » est sans doute un développement ultime et gigantesque de l'inscription pariétale, mais devenu familier et peuplé de fétiches : les démiurges y pullulent, dans le crépuscule des idoles.

Bref, les cultures, au premier chef les langues, permettent à l'humanité de passer d'une évolution continue à une évolution discontinue et cumulative. À supposer que les conditions environnementales aient jamais eu le rang de causes déterminantes, elles le perdent et l'humanité a pu s'adapter à peu près à tous les milieux — quitte à les adapter dangereusement à elle. Plus exactement, elle a modifié à son usage la notion même de milieu, car l'environnement humain, tout à la fois naturel et culturel, se compose d'un milieu physique et d'un entour sémiotique et représentationnel. Cette conquête de la liberté, évidemment liée à l'autonomie du sémiotique, fait de l'histoire le facteur déterminant de l'évolution. De façon concordante, la transmission du patrimoine sémiotique, par les règles d'alliance notamment, détermine ou du moins contraint fortement celle du patrimoine génétique.

## Bibliographie

- Bickerton, D. (1990) *Language and Species*, Chicago, University of Chicago Press.  
 Bickerton, D. (1996) *Language and Human Behavior*, Londres, University College London Press.  
 Cauvin, J. (1994) *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, Paris, Editions du CNRS.  
 Clottes, J. (1998) La détermination des figures animales et humaines dans l'art paléolithique européen, *Voyage en préhistoire*, Paris, La Maison des roches, pp. 153-188.  
 Cyrulnik, B. (1995) *La naissance du sens*, Paris, Hachette.  
 Houdé, O. (1997) *Rationalité, développement et inhibition*, Paris, PUF.  
 Sperber, D., et Orrigi, G. (2005) Pourquoi parler, comment comprendre ?, in Hombert, éd., pp. 236-254.  
 Hombert, J.-M. éd. (2005) *Aux origines des langues et du langage*, Paris, Fayard.  
 Rastier, F. (1991) *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.  
 Rastier, F. (2001 a) L'action et le sens. — Pour une sémiotique des cultures, *Journal des Anthropologues*, 85-86, pp. 183-219.  
 Rastier, F. (2001 b) *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF  
 Rastier, F., Bouquet, S. éd. (2002) *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, PUF.

<sup>1</sup> Sur la distinction entre les fétiches, qui peuplent la frontière empirique, et les idoles, qui occupent la frontière transcendante, cf. l'auteur, 2001 b.

Saussure F. de (1972 [1916]) *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.

Saussure F. de (2002) *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard [éd. Rudolf Engler et Simon Bouquet].

Savage-Rumbaugh, E. S. & Rumbaugh, D. M. (1993) The emergence of language, in K.R. Gibson & T. Ingold, eds., *Tools, Language and Cognition in Human Evolution*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 86-108.

Vauclair, J. et Fagot, J. (1993) Can a saussurian ape be endowed with episodic memory ? *Behavioural and Brain Sciences*, 16, pp. 772-773.